This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

2217
D62Q4
$B 145 455
YC138561

A. DE FORGES ET LAURENCIN

QUAND LA RETRAITE A SONNÉ!...

COMÉDIE EN UN ACTE

PRIX : 1 FR. 50

PARIS
LIBRAIRIE THÉATRALE
14, RUE DE GRAMMONT, 14

1886

Droits de reproduction de traduction et de représentation réservés.

QUAND

LA RETRAITE A SONNÉ!...

COMÉDIE EN UN ACTE

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CHÂTILLON-SUR-SEINE. — A. PICHAT.

Deforges, Philippe Auguste Pittaud

A. DE FORGES ET LAURENCIN

QUAND LA RETRAITE A SONNÉ!...

COMÉDIE EN UN ACTE

PARIS
LIBRAIRIE THÉATRALE
14, RUE DE GRAMMONT, 14

1886

Droits de reproduction, de traduction et de représentation réservés.

PERSONNAGES

COLONEL GASTON DE MARSAY.

EDMÉE DE VILLEBOIS, sa nièce.

COPERNICK, ancien spahi, domestique du colonel.

PQ2217
D62Q4

QUAND
LA RETRAITE A SONNÉ!...

Un salon. — Porte au fond, ouvrant sur un vestibule. — A droite, au premier plan, une table avec livres, albums et pupitre à écrire ; derrière, une cheminée avec pendule. — A gauche, au premier plan, un piano droit, et un peu en arrière, du même côté, la porte de la chambre du colonel. — Sur la table, une lampe allumée.

SCÈNE PREMIÈRE

EDMÉE, puis COPERNICK.

Au lever du rideau, Edmée écrit. — On sonne au dehors.

EDMÉE.

On a sonné?. . mon oncle qui rentre sans doute. (Elle écoute.) Non... mais, il ne peut tarder... terminons vite ma lettre... Où en étais-je? (Elle relit les dernières lignes.) « Ne » crains donc pas, ma bonne Hortense, que je puisse ou- » blier tes conseils... mon cher oncle, le colonel de Mar- » say, celui qui prit soin de mon enfance, qui m'a re- » cueillie orpheline et sans fortune, voilà le protecteur, » le mari qu'il me faut... Et si tu savais de quelles atten-

M733888

» tions charmantes, de quels soins délicats il m'entoure, » avec quelle grâce, quelle aisance juvéniles il sait faire » oublier ses cinquante ans ! Combien, auprès de lui, tous » ces petits soi-disant jeunes gens, me semblent vieux, » maussades et ennuyeux ! » (Nouveau coup de sonnette au dehors.) Ah ! cette fois... c'est lui... non... (Elle écrit rapidement.) « Enfin, chère amie, ne sois nullement surprise si » un de ces jours, tu reçois une lettre ainsi conçue : » M. le colonel Gaston de Marsay a l'honneur de vous » faire part de son mariage avec mademoiselle Edmée de » Villebois... »

La porte du fond s'ouvre. Copernick paraît.

SCÈNE II

EDMÉE, COPERNICK.

EDMÉE, qui s'est retournée.

Ah !... Copernick. (Elle met la lettre dans le buvard.) Qui donc a sonné tout à l'heure ?

COPERNICK, montrant un paquet qu'il tient.

C'est le tailleur qui apportait l'habit de mon colonel.

EDMÉE.

Et la seconde fois ?

COPERNICK.

La couturière de mademoiselle.

EDMÉE, se levant.

Ah ! ma robe... je n'y comptais plus... où est-elle ?

COPERNICK.

On l'a portée dans la chambre de la gouvernante de mademoiselle.

EDMÉE.

Chez cette pauvre madame Gerbier si souffrante encore ?... Il ne fallait pas lui donner cet embarras.

COPERNICK.

C'est elle qui l'a demandé : elle veut assister à la toilette de mademoiselle...

EDMÉE.

J'y vais. (Regardant la pendule.) Neuf heures ! il sait pourtant que nous allons au bal de madame de Mareuse. (A Copernick qui ouvre le paquet.) Copernick !

COPERNICK, préoccupé, se retournant vivement et faisant le salut militaire.

Mon colo... (Se reprenant.) Ah ! pardon, excuse... mademoiselle.

EDMÉE, riant.

Ah ! ah ! ah ! je ne suis pas colonel... (A part.) Pas encore du moins... (Haut.) Copernick, vous direz à mon oncle...

SCÈNE III

LES MÊMES, LE COLONEL.

LE COLONEL, paraissant au fond.

Présent, l'oncle.

EDMÉE.

Ah !... vous m'avez fait peur !

LE COLONEL, riant.

Eh ! suis-je donc si effrayant que cela pour vous, mademoiselle ?

EDMÉE, l'embrassant.

Ah ! cher oncle, vous savez bien que non... disons que vous m'avez surprise.

LE COLONEL.

Agréablement ?

EDMÉE.

Oui.

LE COLONEL.

A la bonne heure !... j'aime mieux ça...

EDMÉE.

Mais vous êtes en retard.

LE COLONEL.

Ce n'est pas ma faute... j'ai fait, au dîner du général, la rencontre la plus inattendue...

EDMÉE.

Ah !

LE COLONEL.

Figure-toi l'apparition presque fantastique du visage, pâle encore et amaigri d'un jeune officier que je croyais, ma foi, bien et à jamais enterré dans les montagnes de la Kabylie... à sa vue j'éprouve une telle surprise que je jette un cri.

EDMÉE.

Je crois bien.

LE COLONEL.

En laissant tomber mon verre sur ma voisine.

EDMÉE.

Ah !

LE COLONEL.

Qui comme toi, justement, en pousse un d'effroi pour sa robe... Emotion de tous les convives... le général et sa femme veulent en savoir la cause qui remonte à ma dernière campagne d'Afrique, et alors je...

EDMÉE, souriant.

Mon oncle, vous savez que c'est toujours avec un nouveau plaisir que j'entends la narration de vos campagnes, narration si intéressante, si émouvante...

LE COLONEL.

Que tu ne manques jamais de t'endormir avant la fin.

EDMÉE.

Ah !... par exemple... (Montrant la pendule.) Mais voyez.

LE COLONEL.

Neuf heures et demie... c'est juste... Je te conterai tout cela dans l'intervalle du premier quadrille, ou du second... ou des autres... car je te préviens que je me sens en verve ce soir. . (La conduisant à la porte de gauche.) et que je les danserai tous... tu veux bien ?

EDMÉE, lui tendant sa main.

Pouvez-vous me demander cela. A tout à l'heure...

Elle le salue et sort.

SCÈNE IV

LE COLONEL, COPERNICK.

COPERNICK, qui examine l'habit tiré par lui du paquet.

Il les dansera tous, tous ! un colonel retraité, vingt-cinq campagnes et le double d'années... (Haussant les épaules.) Où allons-nous !

LE COLONEL.

Qu'est-ce que tu rognonnes, monsieur grogne toujours ?...

COPERNICK.

Je dis, mon colonel... comme ça, c'est décidé, vous y allez encore ce soir... au bal ?...

LE COLONEL.

Eh bien ?...

COPERNICK.

Pour lors faut que je rastique tout le fourniment.

LE COLONEL.

Sans doute... Fourniment ?... ah ! mon habit.

COPERNICK, le montrant.

Voilà... mais à vue de nez, voyez-vous... je ne crois pas que vous soyez à l'aise là-dedans pour faire toutes vos conversions.

Il fait un pas de danse.

LE COLONEL, riant de sa tournure.

Ah ! ah ! ah ! allons, va et dépêche-toi.

COPERNICK.

Je ne crois pas enfin, quoi ! je ne crois pas ; et moi d'abord, où il y a de la gêne... Psitt ! bonsoir.

LE COLONEL, le poussant dans la chambre.

Mais va donc, bavard.

SCÈNE V

LE COLONEL, seul.

Ah ! ah ! ah ! ce brave Copernick aura plus de peine que moi à se faire au nouveau genre de vie que nous menons ici depuis quelque temps... (Se souvenant.) Eh ! mais pendant qu'il prépare mon... harnachement... si j'écrivais quelques lignes à mon jeune ressuscité... (Il s'assied près de la table et cherche du papier dans le buvard) pour l'engager à venir demain déjeuner avec moi... ici du moins, nous pourrions causer tout à notre aise. (Trouvant la lettre d'Edmée.) Qu'est-ce que c'est que ça !... une lette d'Edmée !... A qui donc ? (Lisant.) « Ma chère et bonne Hortense. » (S'interrompant.) Ah ! c'est à madame de Vauteuil, son amie de pension. (Tournant le papier et montrant les quatre pages pleines, riant.) Ah ! ah ! ah ! je disais une lettre... c'est un manuscrit... (Regardant la porte par où est sortie Edmée.) Petite Sévigné, va... Eh mais, oui... il est question de moi dans

tout ça; probablement la suite de cette confidence surprise involontairement par moi; confidence si étrange et qui devait amener des conséquences plus étranges encore... (Se levant.) O hasard! voilà de tes coups!... un colonel... un homme sage, raisonnable... jusque-là du moins, qui jamais, au grand jamais, n'avait fait entrer le mariage dans les futurs contingents de son existence... Ce colonel se promenait donc paisiblement, il y a deux mois, dans son jardin... en fumant sa pipe... lorsqu'au détour d'une allée... il entend gazouiller dans un massif, tout près de lui, deux charmants oiseaux... Son nom est prononcé... il s'arrête!... que celui qui eût passé son chemin sans écouter, lui jette la première pierre!... il écoute donc, comme Louis XIV écouta jadis mademoiselle de Lavallière; c'était elle... c'est-à-dire Edmée, ma nièce... qui faisait mon éloge avec une vivacité, une émotion... aussi surprenantes que... flatteuses pour moi. Son amie, mariée à un jeune fou, qui l'a trahie, puis délaissée après deux années de mariage, loin de blâmer Edmée, l'affermissait dans ses idées en lui racontant ses malheurs : Edmée s'animant de plus en plus, déclara qu'elle ne s'exposerait pas au sort déplorable de son amie; que les jeunes gens lui étaient tous odieux! qu'enfin elle n'épouserait jamais que son idéal! Et cet idéal... c'était moi!... son oncle... son oncle bien-aimé!... Je fus si stupéfait, si étourdi de cette découverte... qu'un quart d'heure après, on m'eût trouvé encore à la même place... dans la même attitude... avec ma pipe... (Il prend la pose d'un homme qui tient une pipe.) Seulement elle était éteinte... Après tout pourquoi pas? Il y a bien un certain intervalle entre nos deux actes de naissance.. mais, je suis encore vert et solide; et ma foi! puisqu'on m'aime... je ne repousserai pas le bonheur qui s'offre si inespérément à moi!...

SCÈNE VI

LE COLONEL, COPERNICK.

COPERNICK, paraissant à la porte.

Mon colonel.

LE COLONEL.

Eh bien... qu'est-ce ?...

COPERNICK.

Sans vous offenser... quelle cravate... quel gilet ?

LE COLONEL.

Tout ce que tu auras de plus frais, de plus élégant... de plus...

COPERNICK.

De plus ronflant, quoi ! de plus chic !

LE COLONEL, riant.

C'est ça, je veux être superbe, ce soir.

COPERNICK.

Surficit ! (A part.) Où allons-nous !

Il sort.

SCÈNE VII

LE COLONEL, seul.

Ne négligeons rien pour bien parer l'idole ; car enfin le lendemain de la fameuse découverte ! J'ai réfléchi... Je me suis dit : oui, je suis encore actif, infatigable à cheval, à la chasse... mais que serais-je dans l'exercice de la vie conjugale et parisienne ? Il fallait le savoir : voilà pourquoi depuis deux mois, à la grande désola-

tion de mon vieux Copernick, qui ne se doute de rien, je me soumets à une sorte de dressage, d'entraînement physique et moral, spécial à la circonstance... bals, concerts, spectacles, promenades, visites de magasins... expositions... sermons... sermons aussi... enfin tout ce qui concerne l'état de mari parfait, je fais tout, je m'exerce à tout... et j'ai mérité, paraît-il, l'approbation d'Edmée... ainsi que le constate (Montrant la lettre.) le présent certicat. (Lisant.) Si tu savais de quelles attentions charmantes, de quels soins délicats il m'entoure. (S'interrompant.) Chère enfant, elle m'en sait gré, comme si ce n'était pas mon plus grand bonheur. (Lisant.) Avec quelle grâce, quelle aisance... (S'interrompant d'un ton de modestie comique.) Ah !... Edmée... Edmée... grâce... grâce toi-même... (Parcourant la lettre des yeux.) Oh ! non... oh ! assez... vrai, c'en est trop... ça devient embarrassant, tu me fais rougir (Avec joie.) de plaisir.

Il baise la lettre et s'arrête brusquement à la voix de Copernick.

SCÈNE VIII

LE COLONEL, COPERNICK.

COPERNICK.

Mon colonel, ça y est.

LE COLONEL.

Très bien... Ah !... et ma lettre que j'oubliais. (Il va au guéridon, remet la lettre d'Edmée dans le pupitre et écrit rapidement.) Attends...

COPERNICK.

Oui, mon colonel... mais j'en suis pour ce que j'ai dit.

LE COLONEL, écrivant toujours.

Quoi !... qu'as-tu dit ?

COPERNICK.

Que vous n'y entrerez pas... dans votre habit neuf.

LE COLONEL.

Bah !... je suis entré dans bien d'autres.

COPERNICK.

Quand vous étiez lieutenant, je ne dis pas... mais à présent...

Il indique que le colonel a pris du corps.

LE COLONEL.

A présent... à présent... je me serrerai davantage... voilà tout.

COPERNICK.

Ah ! oui... avec ça que vous n'allez pas déjà assez vous étouffer dans votre bal !... que cette vie-là, ça finira par vous jouer un tour.

LE COLONEL, qui a cacheté la lettre et met l'adresse.

Tiens .. cette lettre à porter...

COPERNICK.

Dès que vous serez parti.

LE COLONEL.

Copernick.

COPERNICK.

Mon colonel !

LE COLONEL, lui prenant la moustache.

Que dirais-tu, mon vieux, si je me mariais ?

COPERNICK, sursautant.

Vous !

Il pousse un cri en portant la main à sa moustache.

LE COLONEL.

Doucement donc, nigaud, tu vas te faire arracher la moustache. Eh bien, que dirais-tu ?

COPERNICK.

Bien... vu que la question est ostensiblement histoire de rire.

LE COLONEL.

Et pourquoi, s'il vous plaît ? Suis-je donc si décrépit... et d'un âge à dire à ma future comme ce monsieur : « mademoiselle veut-elle me faire l'honneur d'être ma veuve ? »

COPERNICK, riant.

Ah ! ah ! ah ! certainement... mais c'est égal... vous marier... non, vous ne ferez jamais cette bé... cette chose-là.

LE COLONEL.

Allons, je vois qu'il faudra t'en demander la permission.

COPERNICK.

Vous dérangez pas pour ça, mon colonel.

LE COLONEL.

Parce que ?

COPERNICK.

Parce que je ne vous la donnerais pas ; le conjungo est *incompatif* avec le caractère militaire.

LE COLONEL.

Alors, pourquoi t'es-tu marié, toi ?

COPERNICK.

Précisément... c'est ce que je me demande vingt fois le jour... imbécile, pourquoi t'es-tu marié ?

LE COLONEL, riant.

Ah ! ah ! ah !

COPERNICK.

Et d'ailleurses, le français militaire, n'a pas besoin de s'enchaîner pour cueillir les myrtes du sentiment. Au vis-à-vis de lui, la femme ne se comporte pas comme la vieille garde qui ne se rendait jamais...

LE COLONEL.

Hein ?

COPERNICK.

Ce n'est pas moi : c'est le *machi*-chef de chez nous qui disait ça... un fameux farceur notre *machi*-chef, ah ! ah ! ah !...

LE COLONEL.

Ah ! ah ! ah !

COPERNICK.

Pour lors, il est ostensible et indélébile que le militaire peut se dispenser du mariage... voilà la morale de la chose.

LE COLONEL.

Tu appelles ça la morale, toi !

COPERNICK.

Dam ! Et puis mon colonel, vous savez... quand la retraite a sonné ?...

LE COLONEL.

Eh bien !

COPERNICK

Eh bien !... La consigne veut qu'on rentre au quartier... et entre nous, sans vous offenser... il n'est que temps...

LE COLONEL.

Tu crois ça, toi ?

COPERNICK.

C'est ma pré opinion... vu que...

LE COLONEL, brusquement.

En voilà assez ; tu me mettrais en retard.

COPERNICK.

Pas de danger ; règle générale, un homme a le temps de s'astiquer six fois des pieds à la tête pendant qu'une femme met sa camisole.

LE COLONEL, lui indiquant le guéridon.

Ma lettre, ne l'oublie pas.

Il va dans sa chambre en emportant son habit.

SCÈNE IX

COPERNICK, puis EDMÉE.

COPERNICK.

En voilà une bonne !... se marier... un colonel habitué à se faire obéir militairement .. au doigt et à l'œil... qu'il essaye donc, en ménage de faire le commandement de silence dans les rangs. Rien que ça... et il verra si ce ne sera pas comme s'il chantait *femme sensible*... (Prenant la lettre sur le guéridon.) Nous disons... monsieur le capitaine de... de... ah ! de Nerville.

EDMÉE, qui entrait.

Que dit-il ?...

COPERNICK.

Rue... Duphot... (Le colonel sonne.) Ah ! bon... (Il laisse la lettre et va chez le colonel.) Ça doit être pour son habit. (Nouveau coup de sonnette.) Quand je disais qu'il n'y entrerait pas.

Il sort.

SCÈNE X

EDMÉE, seule en toilette de bal. Elle attend que Copernick soit sorti et va vivement prendre la lettre dont elle lit l'adresse.

Monsieur le capitaine de Nerville... (Très surprise.) Mon oncle écrit à M. de Nerville !... Il le connaît donc ? (Frappée.) Ah ! cette rencontre dont il parlait... cet officier de l'armée d'Afrique... plus de doute... c'est lui. (Avec ressentiment.) Lui !

Voyant la porte du colonel s'ouvrir, elle rejette la lettre sur le guéridon.

SCÈNE XI

EDMÉE, LE COLONEL, COPERNICK.

LE COLONEL, à Copernick.

Enfin, j'y suis, que diable! tu vois bien que j'y suis entré.

Il se boutonne avec effort.

COPERNICK.

Entré, entré... mettons, mais vous n'y resterez pas... vous voilà déjà rouge, rouge, rouge!

LE COLONEL.

Laisse-moi tranquille... je n'ai plus besoin de toi, va porter ma lettre...

EDMÉE, à Copernick.

Attendez. .

LE COLONEL, la voyant.

Edmée. (Il reste en contemplation devant elle.) Ah!...

EDMÉE.

Comment me trouvez-vous?

LE COLONEL.

Je te trouve... je sais bien comment... mais c'est le mot que je ne trouve pas... Si... ravissante... adorable pouvait te suffire.

EDMÉE, riant.

Oh!... c'est trop... je me contenterais (Elle lui tend la main.) d'être aimée.

LE COLONEL.

Alors, tu n'as rien à désirer. (Il va pour lui baiser la main et aperçoit Copernick.) Comment, tu es encore là, toi?

COPERNICK.

C'est que, mon colonel, mademoiselle Edmée...

EDMÉE.

Tenez-vous donc beaucoup à envoyer cette lettre ce soir, mon oncle?

LE COLONEL.

Sans doute... c'est une invitation à déjeuner pour demain.

EDMÉE.

Ah!...

LE COLONEL, la regardant.

Ça te contrarierait-il?

EDMÉE.

Rien de ce qui vous est agréable ne saurait me contrarier, mon oncle.

COPERNICK.

Pour lors .. je...

Il va au guéridon.

EDMÉE, l'arrêtant vivement.

Copernick, la voiture est-elle avancée?...

COPERNICK.

J'en ignore, mademoiselle.

EDMÉE.

Assurez-vous en, je vous prie.

COPERNICK, à part, en s'éloignant.

Tiens, tiens, paraîtrait que ça ne lui va pas, l'invitation.

Il sort.

SCÈNE XII

LE COLONEL, EDMÉE.

EDMÉE.

Vous connaissez beaucoup ce M. de Nerville, cher oncle?

LE COLONEL.

Beaucoup? non... nous nous sommes rencontrés en Afrique... et toi...

EDMÉE.

Oh! moi... je le connais fort peu aussi... personnellement du moins... il venait quelquefois au pensionnat pour y voir sa sœur.

LE COLONEL.

Raison de plus pour l'inviter à déjeuner avec nous, alors; vous renouvellerez connaissance.

EDMÉE, vivement.

Oh! non... et puisqu'il faut tout vous dire... sachez que ce monsieur a eu les torts les plus graves envers... une de mes meilleures amies.

LE COLONEL.

Lui! de Nerville!

EDMÉE, s'animant.

Lui-même... et ce serait avec un extrême déplaisir que je le reverrais...

LE COLONEL.

Oh! oh! comme tu t'animes!...

EDMÉE.

Ah! c'est qu'il s'est conduit avec une indignité...

LE COLONEL.

Tu m'étonnes... il avait, à l'armée, la réputation d'un charmant garçon... bien élevé, loyal!

EDMÉE.

Oh! à l'armée, en Afrique, vous étiez tous de petits saints, c'est convenu.

LE COLONEL.

De petits saints... pas précisément, mais enfin...

EDMÉE.

D'ailleurs, il est si facile à ces messieurs de se donner l'apparence de toutes les qualités.

LE COLONEL.

Au surplus, je ne tiens pas autrement à le recevoir ici, nous avons à causer d'une affaire, qui se rattache à notre dernière campagne... j'ai même à lui remettre...

EDMÉE.

Mais voyez-le, mon oncle, recevez-le; je vous prie seulement de vouloir bien me permettre de ne pas paraître.

LE COLONEL.

Mieux que cela... c'est moi qui irai le trouver et déjeuner avec lui.

EDMÉE.

Très bien, il ne manquait à ce monsieur que de me voler une des meilleures, des plus douces heures que je passe auprès de vous... notre déjeuner... là, seuls... tête-à-tête, au coin du feu.

LE COLONEL.

C'est vrai...

EDMÉE.

Vous voyez bien que c'est un homme détestable.

LE COLONEL.

Je commence à le croire.

EDMÉE.

Et vous n'enverrez pas cette lettre et vous me resterez demain.

LE COLONEL.

Certes.

EDMÉE, lui sautant au cou.

Ah! que vous êtes bon.

LE COLONEL.

Et que tu es charmante, toi. (La regardant.) Sais-tu bien que tout à l'heure le ressentiment, la colère donnait à tes yeux, d'ordinaire si doux, un éclat, une expression que je ne leur connaissais pas encore.

EDMÉE.

Vraiment?

LE COLONEL.

Une obligation que je devrai à M. de Nerville.

EDMÉE.

Oh! ne prononcez plus ce nom, je vous en supplie... il m'irrite... il m'exaspère...

LE COLONEL, d'un ton dramatiquement comique.

Eh bien! non, eh bien! non!... Plus de Nerville, anathème sur Nerville. Sur tous les Nerville, s'il en existe d'autres!...

EDMÉE, riant.

Oui.

LE COLONEL.

N'en parlons plus.

EDMÉE, joyeusement.

Et allons au bal... allons danser!

Elle prend le bras du colonel.

LE COLONEL.

C'est cela... mais le quadrille seulement... parce que toutes vos autres danses... tu sais?

EDMÉE.

Je sais que vous vous en êtes tiré à merveille l'autre soir.

LE COLONEL.

Oh! parbleu, en petit comité... à huis-clos... entre amis intimes! mais dans les salons de madame de Méreuse... d'abord je ne sais plus le premier mot de la mazurka... de la redowa... de...

EDMÉE.

Voulez-vous qu'avant de partir, nous fassions une petite répétition?

LE COLONEL.

Oh! à quoi bon?

EDMÉE.

Si... si, quelques mesures, seulement... le tour du salon.

LE COLONEL, riant.

Il faut toujours t'obéir, tyran!

EDMÉE.

Allons, passez votre bras autour de ma taille; est-ce si difficile?

LE COLONEL.

Ah! si ce n'était que cela.

EDMÉE.

Un peu plus encore.

LE COLONEL.

Tant que tu voudras.

EDMÉE.

Oh! c'est trop maintenant.

LE COLONEL

Ainsi?

EDMÉE.

Oui... à présent... glissez le pied droit... le droit... le droit donc.

LE COLONEL.

Ah! oui... tu me fais perdre la tête... Voilà que je ne connais plus mon pied droit.

EDMÉE.

Avancez en tournant un peu.

LE COLONEL, faisant le mouvement.

Comme ça?

Ils font quelques pas de mazurka.

SCÈNE XIII

LES MÊMES, COPERNICK.

COPERNICK, entrant et poussant un cri de surprise.

Ah!

LE COLONEL, s'arrêtant en position.

Hein? Qu'est-ce que tu veux?

COPERNICK.

Mon colonel... (A part.) Ah!

LE COLONEL.

Après.

COPERNICK.

C'est la voiture... elle est là.

Il se cache la figure pour réprimer une envie de rire.

EDMÉE.

Bien. (Au colonel.) Maintenant tournez tout à fait... et glissez du pied gauche... que faites-vous donc?

LE COLONEL.

Je n'en sais rien... c'est cet imbécile qui me regarde en riant... ça me gêne ; allons par le flanc gauche, file !

COPERNICK.

Oui, colonel. (A part.) Avec ça qu'il y a de quoi pleurer... Où allons-nous !

Ils recommencent à danser.

EDMÉE, au colonel.

Très bien, c'est cela.

LE COLONEL, s'arrêtant.

Attends un peu...

EDMÉE.

Qu'avez-vous ?

Copernick s'arrête.

LE COLONEL.

Rien... mais... (Il déboutonne son habit.) Mon habit... décidément Copernick avait raison.

COPERNICK.

Pardi !

LE COLONEL.

Cet imbécile de tailleur s'est trompé.

COPERNICK.

Ça se voit bien.

LE COLONEL.

Je ne te demande pas ton avis. (Respirant.) Ouf ! pfu ! (A Edmée en reprenant la position.) Nous disons que nous partons du pied droit.

COPERNICK, à part.

Comme à l'école du peloton... une... *deusse* !

LE COLONEL, s'arrêtant de nouveau.

Aïe !

EDMÉE.

Qu'est-ce donc !

LE COLONEL.

Je ne sais... une douleur subite... mon pied aura porté à faux...

EDMÉE.

Copernick... vite, un siège.

LE COLONEL.

Ah ! non... ce n'est rien... continuons. (Il veut repartir.) Aie ! ah ! diable... qu'est-ce que c'est donc que ça !... (Il veut marcher.) Ah ! par exemple, voilà qui est étrange.

EDMÉE.

Qu'éprouvez-vous ?

LE COLONEL.

Une sorte de tressaillement... d'élancement.

COPERNICK.

Dans les jambes.

LE COLONEL.

Non, dans le pied...

COPERNICK.

Dans le pied !.. aïe !

LE COLONEL.

Quoi ?

COPERNICK.

Faut-il faire rentrer la voiture ?

LE COLONEL.

Du tout ! Es-tu fou ! ce n'est rien... ça va se passer...
Il frotte sa jambe.

EDMÉE.

Cependant, mon oncle, si vous souffrez.

LE COLONEL.

Mais non... ce n'est rien, te dis-je... c'est passé... presque passé...

EDMÉE, avec joie.

Ah!

LE COLONEL, se levant.

Partons! (Poussant un cri et retombant sur sa chaise.) Ah!... diable... non... au contraire... voilà que ça gagne... ça me tient dans la cheville.

COPERNICK.

La cheville aussi. (A part.) Ça y est... pincé!..

LE COLONEL.

C'est inouï... on dirait que mon pied enfle... (Frappé.) Ah! c'est ma chaussure... neuve aussi, et trop étroite, comme mon habit.

COPERNICK.

Je vas vous en chercher d'autres.

Il va chez le colonel.

EDMÉE.

Allez, mon bon Copernick... hâtez-vous. (Au colonel.) Croyez-vous que ce ne soit que cela?

LE COLONEL.

Eh! oui... rassure-toi. (S'efforçant de sourire.) Ah! ah! tu voyais déjà ton bal fort compromis.

EDMÉE.

Il s'agit bien de bal, vraiment.

LE COLONEL.

Oh! ne t'en défends pas, chère enfant, à ton âge... un bal... aïe!...

EDMÉE.

Encore.

LE COLONEL.

Ce lambin n'en finira pas... (Appelant avec impatience.) Copernick!.. Copernick!

COPERNICK, accourant.

Voilà, mon colonel, voilà.

Il lui montre une robe de chambre et des pantoufles qu'il apporte avec un tabouret et de la flanelle.

LE COLONEL.

Qu'est-ce que c'est que tout cela?

COPERNICK.

L'habit et les escarpins et le reste du fourniment analogue à la circonstance.

LE COLONEL, regardant Edmée.

Qu'est-ce qu'il dit?

COPERNICK.

Ça... un bon feu... un tabouret pour y mettre votre pied; en dessus de la flanelle... en dedans une bonne tasse de camomille... Voilà, je connais la chose, j'ai assez soigné votre oncle le général.

Il met le tabouret devant lui.

LE COLONEL, repoussant le tabouret.

Allons donc! mon oncle avait la goutte.

COPERNICK.

Parfaitement... La goutte, un château, quarante mille livres de rentes,... et vous avez hérité de tout ça.

EDMÉE.

Par exemple!

LE COLONEL, à Edmée.

Eh non!... (Il veut se lever) Aïe...

COPERNICK.

Bougez pas, mon colonel, fixe immobile, c'est la consigne dans ces cas-là.

LE COLONEL, avec colère.

La goutte, moi.

COPERNICK.

Vous y avez assez travaillé depuis quelque temps.

Il lui présente la robe de chambre.

LE COLONEL.

Eh ! va te promener !

COPERNICK.

Sans me vanter, ça me serait plus facile qu'à vous, mon colonel ! (A Edmée, lui montrant la robe de chambre.) Mademoiselle... il ne vous refusera pas vous...

LE COLONEL, maugréant.

Ah ! morbleu !...

COPERNICK.

Mon colonel, vous échauffez donc pas le sang comme ça, vous allez vous empirer.

EDMÉE.

Il a raison, mon oncle, calmez-vous.

LE COLONEL.

Eh ! s'il ne s'agissait que de moi... pardieu... une soirée, un bal !.. mais toi, toi... prête à partir... ah ! ça me... aïe !

COPERNICK.

Vous ne voulez pas que je vous aide à ôter votre habit ?

LE COLONEL.

Non !

Copernick va à la cheminée et arrange le feu.

EDMÉE, souriant.

Allons, cher oncle, je vois que c'est à moi de vous donner l'exemple du courage et de la résignation...

LE COLONEL, la retenant.

Non ! oh ! non... je t'en prie... quelques instants de repos me remettront, et nous partirons.

COPERNICK, à part.

Oui, tâche !

EDMÉE.

Et puis après tout, mon oncle .. un bal de plus ou de moins...

LE COLONEL.

On n'en meurt pas... je le sais bien.

COPERNICK, à lui-même.

Un de moins, non... mais un de plus.

EDMÉE.

Soignez-vous bien et si nous devons renoncer à celui-ci, nous irons après-demain à celui de madame d'Aubrie.

LE COLONEL.

Oui... mais enfin... je ne désespère pas encore pour aujourd'hui... (Il se frotte la jambe, à part.) On dirait que ça gagne du terrain. (Avec colère.) Quelle fatalité ! te voir... condamnée à rester à la maison... et par ma faute.

EDMÉE.

Ne pensez pas à cela... Tenez, pour vous distraire si je vous faisais un peu de musique.

Elle va au piano.

LE COLONEL.

Ah ! oui... bonne idée !

EDMÉE, va à son piano, préludant.

Un peu de Beethoven...

LE COLONEL.

C'est ça... un peu de... (Elle commence... Il pousse un cri.) Aïe !... non... décidément le piano !...

COPERNICK. à part.

Je crois bien, le piano ; il a déjà les nerfs bien assez agacés.

EDMÉE.

Préférez-vous que je vous lise votre journal du soir ?

LE COLONEL.

Ah ! oui... Copernick, mon journal.

COPERNICK, le prenant, sur la cheminée.

Voilà, mon colonel.

EDMÉE.

Donnez, Copernick.

LE COLONEL, à part.

Ça gagne toujours !

EDMÉE, lisant.

Chambre des députés. Séance du...

LE COLONEL, agacé.

Ah ! non... pas ça !...

EDMÉE, souriant.

Passons. (Lisant.) On lit dans le *Times*...

LE COLONEL, même jeu.

Oh ! le *Times*, ça m'est bien égal... passons.

EDMÉE.

Passons .. (Lisant.) le *Morning Post* dit...

LE COLONEL.

Ah ! parbleu ! il peut bien dire tout ce qu'il voudra.

EDMÉE, avec un peu d'impatience.

Passons encore, alors. (Lisant.) Affaires d'Orient.. on assure que des complications sont à la veille d'éclater... Les plénipotentiaires ne son! pas d'accord...

LE COLONEL, éclatant.

Eh bien ! qu'ils s'y mettent et qu'ils nous laissent tranquilles...

EDMÉE, cherchant dans le journal.

Bulletin météorologique. Il ne s'est pas produit d'amélioration dans l'état du ciel...

LE COLONEL.

Ni dans le mien non plus... Cordieu ! je souffre comme un damné. (Appelant très fort.) Copernick !

COPERNICK, accourant.

Mon colonel ?

LE COLONEL, avec colère.

Eh ! bien, cet habit... quand m'aideras-tu à l'ôter !

COPERNICK.

Tout de suite. (A Edmée qui a sursauté.) Ne faites pas attention, mademoiselle... la goutte ça ne rend pas endurant.

EDMÉE.

Il paraît.

LE COLONEL.

Ma robe de chambre !

COPERNICK.

Voilà.

LE COLONEL.

Mes pantoufles. (Plus fort.) Mes pantoufles. (Criant.) Es-tu sourd ?

COPERNICK, se secouant l'oreille.

Pas encore... mais ça pourra venir... je crois que cette fois, je peux faire rentrer la voiture.

LE COLONEL.

La voiture, les chevaux, le cocher, le portier, toi, tout le monde.

COPERNICK.

Surficit ! (A Edmée qui le regarde étonnée.) Ah ! dam... c'est comme ça... la première attaque surtout... mais on s'y fait... comme au feu.

Il sort.

SCÈNE XIV

LE COLONEL, EDMÉE.

LE COLONEL, s'étendant sur le fauteuil.

Ah!... je respire un peu, enfin.

EDMÉE.

Vous vous trouvez mieux?

LE COLONEL.

Oui.... et c'est heureux... car en vérité ça devenait insupportable.

EDMÉE.

Alors je puis continuer?

LE COLONEL.

Si ça ne t'ennuie pas trop.

EDMÉE, souriant.

Oh! pour ce que j'en ai lu...

LE COLONEL.

Parle-t-on de l'Algérie?

EDMÉE, cherchant.

Je ne vois rien...

LE COLONEL.

Au fait, tout y est si tranquille maintenant... depuis notre expédition.

EDMÉE.

En Kabylie?... (A part, souriant.) Nous y voilà.

LE COLONEL.

Mais c'était rude... figure-toi que pendant deux mois... (S'arrêtant.) Ça t'est bien égal, n'est-ce pas, que je te parle de ça, au lieu de lire?

EDMÉE.

Comment donc, mon oncle ?...

LE COLONEL.

Et puis les souvenirs du passé.

EDMÉE.

Vous distrairont des ennuis du présent.

Elle montre le pied du colonel.

LE COLONEL, se frottant le pied.

Ah ! nous n'étions pas sur des lits de roses, en Kabylie... nous y avons terriblement souffert... mais c'était la guerre tandis qu'ici... chez moi... ah ! que n'ai-je encore affaire à ces endiablés de Kabyles, dussent-ils m'écharper comme tiens, comme mon jeune officier de tantôt... de Nerville... (Mouvement d'Edmée.) Ah ! oui, pardon... mais, ils l'avaient arrangé !... Qu'il n'en soit pas mort, qu'il ait pu en revenir... je ne comprendrai jamais !.. ça, vois-tu... jamais... il est vrai qu'il n'y a pas eu de sa faute puisqu'il s'était jeté seul au milieu d'un groupe d'ennemis, tout exprès pour se faire tuer.

EDMÉE.

Ah !

LE COLONEL.

Oui, oui, à l'attaque des hauteurs des Beni... ou plutôt comme disaient nos soldats, des maudits Jenni... une chaude affaire... je ne te l'ai pas encore racontée.

EDMÉE.

Vous croyez ?

LE COLONEL, se frottant la jambe.

Or, c'était à la fin de la journée et nous venions de mettre l'ennemi en déroute, lorsque ce jeune fou, voyant que les balles ne voulaient pas venir à lui, se précipita au devant d'elles. J'arrivai avec quelques cavaliers juste à temps pour le dégager, ou plutôt pour le relever, et le remettre aux mains de ses camarades : c'est alors seulement que j'appris quelle était la cause de sa résolution désespérée,

résolution qui, malgré tout ce que vous pouvez dire, ton amie et toi, suffirait pour lui conquérir l'estime de toutes les femmes.

EDMÉE.

Ah ! par exemple !

LE COLONEL.

Mais oui... et leur admiration...

EDMÉE, ironiquement.

Et leur adoration aussi.

LE COLONEL.

Certainement... car enfin il n'y a qu'un homme de cœur qui puisse agir comme ça.

EDMÉE.

Un homme de cœur ! Appelez-vous donc ainsi celui, qui oublieux des serments faits à une femme aimée, il le disait du moins... s'est éloigné tout à coup pour aller faire un riche mariage...

LE COLONEL.

C'est-à-dire que c'est son père qui voulait le marier,.. son père... pas lui... distinguons. Et pour concilier l'obéissance filiale et sa fidélité d'amoureux, le brave garçon n'avait rien trouvé de mieux que de courir en Kabylie. (S'arrêtant brusquement et se frottant la jambe) Ah !... mais au diable les amoureux... l'Algérie, la Kabylie et les Kabyles... parlons d'autre chose, tiens... Tous ces souvenirs-là au lieu de me calmer... m'animent, me surexcitent... (Avec colère.) Mordieu ! il n'y a donc rien à faire pour arrêter ce mal maudit. (Appelant.) Copernick ! (A Edmée.) Veux-tu sonner. (Edmée rêveuse ne l'entend pas ; — plus fort.) Edmée !

EDMÉE.

Mon oncle ?

LE COLONEL.

Sonne Copernick, je te prie.

EDMÉE.

Oui, mon oncle.

Elle va sonner.

LE COLONEL.

Il a soigné le général et si décidément j'avais la... (Se révoltant.) Mais non, cordieu... non !...

SCÈNE XV

LES MÊMES, COPERNICK.

COPERNICK, entrant.

Mon colonel !

LE COLONEL.

Voyons, as-tu quelque chose à me donner pour conjurer ou adoucir ces insupportables crises ?

COPERNICK.

Ah ! dam !... Ce qui réussissait le mieux au général c'était la camomille.

EDMÉE.

Rien de plus facile à vous préparer, mon oncle, je vais...

LE COLONEL.

Non, du tout... laisse faire Copernick.

COPERNICK.

Oui, oui... je m'en charge.

LE COLONEL.

Et que faisait-il aussi pour s'occuper, se distraire ?...

COPERNICK.

Dam !... il en buvait.

LE COLONEL.

Mais quand il en avait bu !

COPERNICK.

Dam !... il en rebuvait.

LE COLONEL, s'emportant

Mais dans les intervalles, animal...

COPERNICK.

Il fumait.

LE COLONEL.

Donne-moi ma pipe !

COPERNICK.

Votre pipe... comment... vous voulez... devant...

Il montre Edmée.

LE COLONEL.

C'est juste, pas de pipe.

COPERNICK.

D'autres fois aussi, il faisait sa partie de piquet.

LE COLONEL.

Ah ! Oui... tiens... (A Edmée.) Edmée ? veux-tu ?... (Edmée est retombée dans sa rêverie.) Edmée ?

EDMÉE, vivement.

Plaît-il, mon oncle.

LE COLONEL.

Veux-tu que nous en fassions une partie ?

EDMÉE.

Très volontiers, mon oncle.

COPERNICK, mettant des cartes sur la table.

Voilà les cartes.

LE COLONEL, voulant se rapprocher de la table.

Aïe ! diable.

EDMÉE.

Attendez, attendez.

Elle approche de lui la table et le tabouret.

LE COLONEL.

Que de mal je te donne, ma pauvre enfant.

COPERNICK.

Si vous vouliez un oreiller.

LE COLONEL, qui a pris les cartes.

Comme le malade imaginaire... tu m'ennuies !

COPERNICK.

Eh bien, non... non... je vas vous faire de la tisane de camomille.

LE COLONEL, brusquement.

Une infusion.

COPERNICK.

Oui, une infusion.

LE COLONEL, haussant les épaules.

Tisane !

COPERNICK.

Non ! infusion... mais nous autres nous appelons ça. (Mouvement du colonel.) Non !... infusion, c'est convenu... de la tisane ? pouah ! (S'en allant.) Mais infusion... parlez-moi de ça.

Il fait claquer sa langue ; — il sort.

SCÈNE XVI

LES MÊMES, COPERNICK.

LE COLONEL, qui a donné les cartes.

Eh bien ! tes cartes, tu ne les prends pas ?

EDMÉE, préoccupée.

Si fait, mon oncle.

Elle en joue une machinalement.

LE COLONEL.

Comment... tu n'écartes rien ?

EDMÉE.

Ah ! pardon, j'oubliais.

LE COLONEL.

Qu'as-tu donc, tu es toute préoccupée ?

EDMÉE.

En effet... je pense à ce que vous disiez tout à l'heure...

LE COLONEL.

A Copernick.

EDMÉE.

Non... quand vous parliez de M. de Nerville.

LE COLONEL.

Ah ! oui... tu déclares ?...

EDMÉE.

Cinq cartes.

LE COLONEL.

Je n'en ai que quatre... Et puis ?

EDMÉE.

Rien de plus.

Elle joue une carte.

LE COLONEL.

J'ai trois as... une tierce majeure...

EDMÉE, suivant sa pensée.

Si c'était vrai, pourtant.

LE COLONEL.

Comment, si c'est vrai... (Montrant les cartes.) Tiens.

EDMÉE, même jeu.

Si en effet M. de Nerville...

LE COLONEL.

M. de Nerville n'a rien à faire ici.

EDMÉE.

Pardon, mon oncle... ce que vous avez appris de lui changerait bien les choses.

LE COLONEL.

Ah ça ! jouons-nous ou ne jouons-nous pas ?

EDMÉE.

Nous jouons, mon oncle.

LE COLONEL.

On ne s'en douterait guère...

EDMÉE.

Car enfin, comme vous le disiez vous-même...

LE COLONEL.

J'ai dit trois as et une tierce majeure.

EDMÉE.

Si c'est son père qui exigeait de lui...

LE COLONEL, se fâchant.

Ah ! mais ! ah ! mais... ah ! mais.

EDMÉE.

Plaît-il ?

LE COLONEL.

Si tu appelles jouer au piquet... parler sans cesse d'un homme dont tu ne voulais pas même entendre prononcer le nom tantôt.

EDMÉE.

C'est que j'ignorais alors...

LE COLONEL, sèchement.

Eh bien ! oblige-moi de faire comme si tu ignorais encore et jouons.

EDMÉE.

Jouons... mais...

LE COLONEL.

Il n'y a pas de mais... et assez sur ce monsieur, ou tu vas me le faire prendre en grippe à mon tour.

EDMÉE.

Voilà qui serait injuste, par exemple.

LE COLONEL.

Injuste!... Corbleu!... tu vas prendre son parti contre moi, maintenant... (Elle veut parler.) Assez... ne voyez-vous pas que je souffre... que je suis torturé comme un damné!... et c'est ce moment que vous choisissez pour vous montrer à ce point fantasque et capricieuse...

EDMÉE.

Ah! mon oncle...

LE COLONEL.

Mais oui, que diable!... et j'ai bien le droit de trouver étrange votre intérêt subit pour ce jeune homme.

EDMÉE.

Je vous assure, mon oncle...

LE COLONEL, avec emportement.

Encore une fois, assez sur ce sujet et je vous défends...

Il frappe sur la table.

SCÈNE XVII

LES MÊMES, COPERNICK.

COPERNICK, vivement, allant au colonel.

Ah! mais non, mon colonel... minute... il ne faut pas vous démener comme ça.

LE COLONEL, plus colère encore.

Laisse-moi tranquille!

Il veut se lever.

COPERNICK.

Mais ça n'a pas de bon sens...

LE COLONEL.

De par tous les diables, me laisseras-tu.

Il lui jette le paquet de cartes à la tête.

EDMÉE, se levant effrayée.

Ah!

COPERNICK, ramassant les cartes.

Vous effrayez pas, mam'zelle, ce n'est rien; qu'est-ce que vous direz donc quand ce sera le tabouret, les pincettes... et tout le tremblement?

EDMÉE, regardant le colonel qui absorbé par son mal se tient la jambe en silence.

Pauvre oncle! toujours si bon, si indulgent, comme il doit souffrir.

COPERNICK.

Ce serait le vrai quart d'heure de lui donner une tasse de... d'infusion... mais il n'est pas commode... et... des cartes, passe... mais de l'eau bouillante.

EDMÉE.

Si j'allais lui chercher moi-même.

COPERNICK.

C'est cela... de votre main, ça lui fera plaisir.

EDMÉE, tristement.

Ah! je ne sais... il a l'air si fâché.

COPERNICK.

Bah! ça se passera, avec l'accès.

EDMÉE.

Puissiez-vous dire vrai.

Elle sort en s'essuyant les yeux.

SCÈNE XVIII

LE COLONEL, COPERNICK.

COPERNICK, à lui-même, mais de façon à être entendu en mettant sur la table les cartes qu'il finit de ramasser.

Eh bien, parlez-moi de ça... en voilà des dispositions

au mariage! je n'ai pas *celui* de la connaître, mais c'est ça qui sera une petite femme *hureuse*.

LE COLONEL, se redressant.

Parce que?...

COPERNICK.

Dam! si vous la faites pleurer aussi.

LE COLONEL.

Pleurer! (Le regardant.) Et pourquoi pleures-tu?

COPERNICK.

Moi!... (Riant.) Ah! ah! ah! scusez... il fera jour quand on verra ça... je parlais de votre nièce.

LE COLONEL.

Edmée... Edmée!

Il cherche autour de lui.

COPERNICK.

Elle est allée vous chercher une tasse de chose...

LE COLONEL.

Et tu dis qu'elle a pleuré.

COPERNICK.

Ah!... Le général n'avait pas la goutte bien caressante... mais vous... crré...

LE COLONEL.

Ah! tu trouves...

COPERNICK.

Oui, ça promet...

LE COLONEL.

Il a raison... j'ai été d'une brusquerie...

COPERNICK.

Oh! mieux que ça!

LE COLONEL.

Hein?

COPERNICK.

Mieux que ça!

LE COLONEL.

Tu crois?

COPERNICK.

Vous bougonniez, vous tempêtiez... Ah! si votre future avait été là...

LE COLONEL, à lui-même.

C'est vrai... emporté, violent, jaloux... oui, oui... jaloux!... mais aussi, une pareille insistance à ne plus me parler que de *lui*! Et qui pouvait s'attendre à cela? car je ne puis plus en douter... cette amie dont elle parlait,... c'est elle... elle-même : et maintenant que faire ?... renoncer à mon projet... à ce rêve si doux... ah!... et d'ailleurs si je me trompais,... si c'était un autre de Nerville!... Eh! mais, je puis le savoir... m'en assurer... (Il se lève.) Aïe!...

COPERNICK.

Eh ben! eh ben...

LE COLONEL.

J'ai quelque chose à prendre dans mon secrétaire.

COPERNICK, lui offrant son bras.

Appuyez-vous.

LE COLONEL.

Inutile!

COPERNICK.

Comme vous voudrez.

LE COLONEL, voyant qu'il ne peut se soutenir, colère.

Ton bras!

COPERNICK, lui donne le bras et le conduit à sa chambre.

Faut-il en avoir de cette racine de patience!... En v'là une d'infusion que votre femme fera bien de s'en payer quelques tasses tous les matins.

LE COLONEL.

As-tu fini... imbécile !

Ils entrent dans la chambre. — Edmée paraît de l'autre côté.

SCÈNE XIX

EDMÉE, puis LE COLONEL et COPERNICK.

EDMÉE, tient une tasse et remue le sucre.

Cher oncle! si gai, encore, si dispos, si alerte, il y a une heure seulement!... quel changement! Dans son caractère surtout!... rien ne peut le distraire... la musique, la lecture, le jeu, tout lui déplaît, l'importune, l'irrite !... (Elle s'asseoit près du piano et pose la tasse dessus.) C'est qu'il était très fâché!... avec quelle brusquerie, quelle dureté il me reprochait de lui parler de M. de Nerville!... (Machinalement elle pose ses mains sur le clavier et exécute un motif très doux, tout en continuant un monologue.) J'avais été la première à le blâmer... quand je l'ai cru coupable ...mais aujourd'hui... (Voyant reparaître le colonel.) Mon oncle !

Elle reprend la tasse et se remet à tourner vivement la cuillère.

SCÈNE XX

LE COLONEL, COPERNICK.

LE COLONEL, il entre avec un petit coffret.

Ah ! c'est toi, Edmée...

EDMÉE.

Oui, mon oncle... Copernick assure que ceci est un excellent calmant.

LE COLONEL, toujours conduit par Copernick, va s'asseoir.

Et tu t'es aperçue que j'en avais grand besoin, pas vrai?

EDMÉE.

Je ne dis pas cela.

LE COLONEL.

Mais je le dis, moi ! Que veux-tu, ma pauvre Edmée, c'était ce mal maudit... il faut me pardonner... (Mouvement d'Edmée.) C'est déjà fait' n'est-ce pas ?

EDMÉE.

Oh ! certainement. (Lui présentant la tasse.) Allons, prenez cela.

LE COLONEL.

Merci... et toi, regarde ceci.

Il ouvre le coffret.

EDMÉE.

Quoi donc !

LE COLONEL, mettant un médaillon sur la table.

Ce portrait !

Il observe Edmée à la dérobée.

EDMÉE, regardant et tressaillant vivement.

Ciel !

LE COLONEL.

C'est lui ! (Haut.) Reconnais-tu ?

EDMÉE, très émue, à part.

Il va se fâcher encore.

LE COLONEL, à part.

Pauvre enfant ! (Avec réserve, à lui-même.) Allons, colonel de Marsay, il s'agit de se retirer en bon ordre et de faire une retraite honorable. (Haut, à Edmée qui regarde le portrait.) Eh bien ? tu ne reconnais pas ?

EDMÉE, confuse.

Dame ! Il y a si longtemps !

LE COLONEL.

Un charmant cavalier comme tu vois ;... ajoute à cela sa bravoure... son caractère si loyal, si chevaleresque... quelle perte pour l'armée... et pour ses amis.

EDMÉE, s'oubliant, vivement.

Ah! oui.

LE COLONEL, souriant:

N'est-ce pas?

EDMÉE.

Mais... ce portrait, comment se trouve-t-il?...

LE COLONEL.

Entre mes mains? Rien de plus simple... c'est la fin de mon histoire de tout à l'heure... Au moment où je le relevai, le pauvre garçon se croyant perdu... me le confia pour le remettre à son père... mais blessé moi-même presque aussitôt et très grièvement, je ne rentrai en France que plusieurs mois après et alors, son père était mort... J'avais un peu oublié tout cela, lorsque tantôt, chez le général cette rencontre... (Riant.) Tu comprends ma surprise maintenant... et aussi pourquoi je désirais le voir... causer... déjeuner avec lui... ici.

EDMÉE.

Oh! parfaitement.

LE COLONEL.

Mais du moment que tu t'y opposes...

EDMÉE, se récriant.

Oh! oh! mon oncle, je n'ai pas dit...

LE COLONEL.

Alors, tu veux bien que je le reçoive?

EDMÉE.

Vous savez bien que je veux tout ce que vous voulez.

LE COLONEL.

Trop bonne. (A part.) Petite sournoise, va. (Haut.) Et je peux envoyer ma lettre?

EDMÉE.

Sans doute.

LE COLONEL.

Alors donne-la à Copernick.

EDMÉE, courant au guéridon.

Copernick... tenez... et allez vite.

COPERNICK.

Oui, mademoiselle...

EDMÉE, à part.

Ah ! (Elle ouvre le buvard, y prend sa lettre et la cache dans son corsage.) Heureusement... elle n'est pas partie.

LE COLONEL, à Copernick.

Je ne sais... mais il me semble que d'avoir un peu marché... cela m'a fait du bien.

COPERNICK.

Ah ! dame !... goutte bien promenée est à moitié muselée.

LE COLONEL, à Copernick.

A propos, je ne me marie plus, je crois que j'ai trouvé un remplaçant...

COPERNICK.

Bravo !... je vous ferai de la camomille.

LE COLONEL.

Inutile ! je suis guéri. (A lui-même.) Rien ne soulage comme de faire des heureux. (A Edmée, dont il observe le visage radieux.) Aussi, dans huit jours, au bal !

COPERNICK.

Disons dans six semaines.

LE COLONEL.

Va-t'en au diable, toi !

COPERNICK.

Je retourne auprès de ma femme.

EDMÉE.

Et la lettre, la lettre mon bon Copernick, ne l'oubliez pas.

COPERNICK.

Tout de suite, mademoiselle.

LE COLONEL.

Edmée, es-tu contente ?

EDMÉE, se jetant dans ses bras.

Oh ! oui, mon bon, mon cher oncle, contente et heureuse !

LE COLONEL.

Et moi aussi (A part. On entend dans le lointain battre la retraite.) de m'être rappelé à temps que...

COPERNICK, à demi-voix.

Lorsque la retraite a sonné.

LE COLONEL, de même riant.

Il faut rentrer au quartier.

COPERNICK.

Voilà !

FIN

Imprimerie générale de Châtillon-sur-Seine. — A. Picmat

VIENT DE PARAITRE

CHARADES EN ACTION

DE

PAUL BONHOMME

A JOUER DANS LES SALONS

(1re série), 1 volume in-18 broché. 3 50
(2e série), 1 volume in-18 broché. 3 50

PANTOMIMES DE PAUL LEGRAND

PAR

FÉLIX ET EUGÈNE LARCHER

Un volume in-12 . . . . . 3 »

PIÈCES DE THÉATRE

FACILES A JOUER EN SOCIÉTÉ

PIÈCES A DEUX PERSONNAGES

	Hommes.	Femmes.	Prix.	
AVERSE (l'), comédie	1	1	1	»
CATICHE ET GRIBICHE, pièce enfantine	»	2	1	»
CHEZ LES MARTIN, comédie	1	1	1	»
LA CHUTE DES FLEURS, saynète	»	1	1	»
LA CIGALE ET LA FOURMI, comédie enfantine	»	2	1	»
CONTRABANDISTAS (los), bouffon. music.	2	»	1	»
DOUCHE (la), comédie	1	1	1	»
ENVELOPPE (l'), comédie	»	2	1	50
ESTELLE AU LANSQUENET	2	»	1	»
FIANCÉS EN HERBE, comédie enfantine	1	1	1	»
LA GRANDE SŒUR, comédie (jeunes filles).	»	2	1	»
GUSTAVE, comédie	2	»	1	»
HUIT JOURS DE MÉNAGE, saynète	1	1	1	»
INTRIGUE AU BAL (une), comédie	»	2	1	»
LAQUELLE, comédie	2	»	1	»
LYCÉENNE (la), comédie	1	1	1	»
MALICES PERDUES, comédie	1	1	1	»
POSTES RESTANTE, saynète	1	1	1	»
UN PREMIER HABIT, comédie	1	1	1	»
LE PRIX D'HONNEUR, comédie (jeunes filles.	»	2	1	»
ROMAN D'UN NOTAIRE (le), comédie	1	1	1	»
RÉVOLTES DE LILINE (les), comédie en fantine	»	2	1	»

	Hommes.	Femmes.	Prix.	
SOIRÉE DU 16 (La), comédie.	1	1	1	»
TRAIN N° 12 (Le).	1	1	1	»

PIÈCES A TROIS PERSONNAGES

BETTINA, comédie en vers	2	1	1	50
BONNET DE COTON (le), comédie	1	2	1	50
CICATRICE (La), saynète	1	2	1	»
CLARINETTE MYSTÉRIEUSE (la), vaudeville	2	1	1	»
COUP DE TÊTE (un), comédie pour jeunes filles	»	3	1	»
DAME DE LOUVAIN (la), comédie.	3	»	1	»
LES ESPÉRANCES, comédie	2	1	1	»
LETTRE DES ANCIENES (les), scène de la vie conjugale.	1	2	1	»
NINON ET NINETTE, vaudeville	2	1	1	»
PAPA DE TRENTE LIVRES (un), vaudeville.	1	2	1	50
PATEMBOIS, saynète en vers libres . . .	2	1	1	»
PETITS POIS (les), comédie	2	1	1	50
RIVAL POUR RIRE, comédie.	2	1	1	»
TU NE L'AURAS PAS, NICOLAS, opérette. .	1	2	1	»
VEUVE GRAPIN, opéra-comique	2	1	1	»
28 ET 60, comédie-vaudeville	2	1	1	»
VOCATION DE MOLIÈRE (la), comédie. . .	3	»	1	»

CHEF DE SERVICE (Un), scène bureaucrat.	5	»	1	»
UN FIANCÉ ANONYME, com. (jeunes filles).	»	5	1	»

A LA MÊME LIBRAIRIE :

LE FIACRE 117, comédie en trois actes. . . . . 2 »
MAM'ZELLE NITOUCHE, comédie-vaudeville en trois actes 2 »
UN DUEL S. V. P., comédie en trois actes. . . . . 2 »
MA FEMME MANQUE DE CHIC, comédie en trois actes. 2 »
LE PETIT LUDOVIC, comédie en trois actes. . . . . 2 »
LES NOCES D'ARGENT, comédie en trois actes . . . . . 2 »
MISS BÈBÈ, comédie en trois actes . . . . . 2 »
LES PREMIÈRES ARMES DE FIGARO, comédie en trois actes. . . . . 2 »
LA MAGICIENNE DU PALAIS-ROYAL, drame en cinq actes. 2 »
PREMIÈRE IVRESSE ! comédie en un acte. 1 50
UN RIVAL POUR RIRE, comédie en un acte 1 50
UN MARI AU CHAMPAGNE, comédie en un acte. 1 50
LE BONNET DE COTON, comédie en un acte 1 50
J'ATTENDS ERNEST, comédie en un acte 1 50
LES CONSEILS DE MON ONCLE, comédie en un acte. . . 1 »
UN MARI A LA PORTE, opérette en un acte. 1 50
LES ESPÉRANCES, comédie en un acte 1
L'OMELETTE A LA FOLLEMBUCHE, opéra-bouffe en un acte. 1 50
LES GRIPPE-SOU, comédie en un acte 1 50
LA VEUVE GRAPPIN, opéra-comique en un acte 1 50
FAUSSAIRE !!! comédie en un acte. 1 50
UNE CHASSE A SAINT-GERMAIN, vaudeville en deux actes. 1
DEUX HOMMES POUR UN PLACARD, vaudeville en un acte. 1 50
LA DOUCHE, comédie en un acte. 1
LA MOUCHE DU COCHE, comédie en un acte 1 50
TRICORNOT, tableau villageois en un acte. 1
LES ENFANTILLAGES D'UNE JEUNE FEMME, comédie en un acte 1
LE ROMAN CHEZ LA PORTIÈRE, folie-vaudeville en un acte 1
L'ENVELOPPE, comédie en un acte. 1
LE ROMAN D'UN NOTAIRE, comédie en un acte 1
LES PETITS POIS, comédie en un acte 1
CHEZ LES MARTIN, comédie en un acte 1
TRAIN N° 12, comédie en un acte 1
LA VOCATION DE MOLIÈRE, comédie en un acte . . . 1
LA DAME DE LOUVAIN, comédie en un acte 1
UN CHEF DE SERVICE. 1
L'AVERSE, comédie en un acte 1

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CHATILLON-SUR-SEINE. — A. PICHAT.

GAYLAMOUNT
PAMPHLET BINDER
Manufactured by
GAYLORD BROS. Inc.
Syracuse, N. Y.
Stockton, Calif.